



ajouta-t-il en riant, que là-bas on n'ait peur de voir tant de guerriers ensemble.

Sur ces entrefaites entra le docteur Arnold, chargé par le gouverneur de constater l'état du malade. L'Empereur l'accueillit avec bienveillance. « C'en est fait, docteur, lui dit-il, le coup est porté. Je touche à ma fin : je vais rendre mon corps à la terre. » Puis, s'interrompant brusquement, il s'écria d'un ton solennel : « Approchez Bertrand; traduisez à monsieur ce que vous allez entendre; rendez tout, n'omettez pas un mot.

« J'étais venu m'asseoir au foyer du peuple britannique; je demandais une loyale hospitalité, et, contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre, on me répondit par des fers. J'eusse reçu un autre accueil d'Alexandre; l'empereur François m'eût traité avec égard; le roi de Prusse même eût été plus généreux. Mais il appartenait à l'Angleterre de surprendre, d'entraîner les rois et de donner au monde le spectacle inoui de quatre grandes puissances s'acharnant sur un seul homme. C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher, où se consomme, en moins de trois années, la vie des Européens, pour y achever la mienne par un assassinat. Et comment m'avez-vous traité depuis que je suis exilé sur cet écueil? Il n'y a pas une indignité, pas une horreur dont

vous ne vous soyez fait une joie de m'abreuver. Les plus simples communications de famille, celles mêmes qu'on n'a jamais interdites à personne vous me les avez refusées. Vous n'avez laissé arriver jusqu'à moi aucune nouvelle, aucun papier d'Europe ; ma femme, mon fils même n'ont plus vécu pour moi : vous m'avez tenu six ans dans la torture du secret. Dans cette île inhospitalière, vous m'avez donné pour demeure l'endroit le moins fait pour être habité, celui où le climat meurtrier du tropique se fait le plus sentir. Il m'a fallu me renfermer entre quatre cloisons, dans un air malsain, moi qui parcourais à cheval toute l'Europe ! Vous m'avez assassiné longuement, en détail, avec préméditation, et l'infâme Hudson a été l'exécuteur des hautes-œuvres de vos ministres. Vous finirez comme la superbe république de Venise, et moi, mourant sur cet affreux rocher, privé des miens et manquant de tout, je lègue l'opprobre et l'horreur de ma mort à la famille régnante d'Angleterre. »

Le docteur anglais courba la tête sous cette solennelle malédiction, qui devait être confirmée par la postérité indignée.

Antomarchi, en présence du docteur Arnott, chirurgien d'un des régiments anglais en garnison à Sainte-Hélène, cherchait à lui réchauffer, par des fomentations, les extrémités inférieures, atteintes d'un froid glacial.

— Laissez-moi ! s'écria le malade ; ce n'est pas là, c'est à l'estomac, c'est au foie qu'est le mal ! Vous n'avez point de remèdes, point de prescriptions, point de médicaments pour calmer le feu dont je suis dévoré !

Le ciel parut vouloir signaler au monde la perte qu'il allait faire du plus grand homme des temps modernes : une comète à longue chevelure apparut tout à coup à l'horizon de Sainte-Hélène vers les derniers jours de mars.

On parla autour du lit de Napoléon de cette apparition.

— Une comète ! s'écria-t-il en faisant un effort pour se dresser sur son lit ; une comète ! ce fut le signe précurseur de la mort de César, ajouta-t-il encore en laissant tomber sa tête.

Cette comète devait être l'avant coureur de l'agonie du César de la France. Nul ne pouvait plus s'abuser sur la mort imminente de Napoléon ; lui-même supporta avec une rare énergie le petit nombre d'heures qu'il avait encore à vivre, et, en monarque, en chrétien, il

les employa à sceller sa magnifique gratitude pour les compagnons volontaires de son exil, à recevoir des mains de son aumônier les secours que la religion catholique accorde à ses enfants sur le seuil de l'éternité.

— Je suis né dans la religion catholique, avait-il dit, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre.

Dès ce jour, la chambre de Napoléon fut fermée à tout le monde, excepté aux généraux Bertrand et Montholon et à M. Marchand. L'Empereur arrêta ses dernières volontés, fit son testament ; et lorsqu'il eut permis à Antomarchi d'entrer :

— Voilà mes apprêts, lui dit-il ; je m'en vais, c'en est fait de moi ; que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Les deux grands actes de la vie temporelle et de la vie spirituelle accomplis, Napoléon ne pensa plus dans ses trêves de souffrances qu'aux objets de ses plus chères affections : la France, sa femme et son fils occupèrent tour à tour son esprit.

Il se fit apporter le buste du roi de Rome, qu'il fit placer en face de lui, au pied de son lit, avec le manteau de drap bleu que lui, premier Consul, portait à la journée de Marengo. Puis, dans un transport fiévreux, son imagination ardente évoquant l'ombre de ses vieux compagnons d'armes tombés autour de lui dans les batailles, il lui sembla que Kléber, Dugommier, Joubert, Desaix, se dressaient devant son lit de mort... Il leur sourit, les salua du geste et de la voix, puis tout à coup il s'écria :

— Ah la victoire se décide ! Allez, courez, pressez la charge ils sont à nous !

Le soir de cette journée, c'est-à-dire le 29 avril, après avoir bu un peu d'eau de la fontaine située à une lieue de Longwood, il se sentit plus calme ; mais le 4 mai, il était au plus mal. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrents ; le vent détruisit toutes les plantations qui bordaient Longwood.

Un seul arbre, le saule, sous lequel il aimait à se reposer, résistait encore... Un tourbillon le déraccina et le transporta au loin, comme si rien de ce qu'avait aimé Napoléon n'eût-dû lui survivre ; et cependant la violence de la tempête, le bruit de l'oura

gan ne l'avait pas tiré de l'état d'assoupissement léthargique où il était resté plongé.

Enfin, le lendemain, 5 mai 1821, anniversaire à jamais célèbre dans les annales du monde, le docteur Antomarchi annonça aux Français de Sainte-Hélène que l'Empereur n'avait plus que quelques instants à vivre. Cette nouvelle, bien que depuis longtemps prévue, fut accueillie par le silence et la douleur la plus profonde.

Ce dut être un spectacle sublime et touchant à la fois, que de contempler autour du lit de l'auguste moribond ce petit nombre de Français restés fidèles à leur souverain, à leur père ! Madame Bertrand, cette femme si noblement et si simplement héroïque, était assise au chevet de la couche où se débattait dans les dernières étreintes de l'agonie le grand homme expirant.

Les généraux Bertrand et Montholon étaient debout auprès d'elle ; M. Marchand et les autres serviteurs comptaient, en versant de larmes, les dernières pulsations de son cœur. L'abbé Vignaly, à genoux devant un prie-dieu, récitait les prières des agonisants : l'anxiété et le désespoir étaient peints sur toutes les physionomies ; mais le respect enchaînait les larmes, et le silence éloquent de cette scène de mort n'était troublé que par la respiration saccadée et haletante de Napoléon et les prières du prêtre.

L'œil de l'Empereur est fixe, sa bouche est tendue. Quelques gouttes d'eau sucrée introduites par le docteur Antomarchi relèvent le pouls. Un sourire s'échappe de la noble poitrine, on renaît à l'espérance... Tout à coup Napoléon fait un effort, il cherche à soulever sa tête ; les mots *France !... Armée !...* sortent de sa bouche... Ce furent les derniers qu'il prononça.

Un instant après, il se passa une double scène que l'histoire ne pouvait manquer de recueillir : Madame Bertrand avait fait appeler ses enfants (sa fille Hortense et ses trois fils) pour qu'ils vissent contempler une dernière fois leur souverain et leur bienfaiteur.

Ces pauvres enfants paraissent, d'un mouvement unanime s'élançant, et tombent à genoux devant le lit de Napoléon, dont ils prennent les mains qu'ils couvrent de baisers et de pleurs, lorsque Novvraz, l'un de ses serviteurs, qu'une fièvre délirante retenait au lit depuis longtemps, apparaît dans la chambre comme un fantôme, pâle, échevelé, hors de lui :

— Quoi ! s'écria-t-il d'une voix creuse et stridente, l'Empereur est en péril et il n'appelle pas Noverraz à son secours ! Sire ! continua-t-il en se campronnant au pied du lit de Napoléon, malgré les efforts des assistants, me voilà ! voilà Noverraz prêt à vous défendre, prêt à mourir pour vous ! Sire ! par pitié, répondez-moi ! Dites un mot à votre pauvre Noverraz...

N'obtenant pas de réponse, le fidèle serviteur se retourne vers les assistants, et avec un accent déchirant :

— Ah ! s'écrie-t-il, il ne veut plus me reconnaître !

Antomarchi chercha à calmer l'infortuné dont la raison semblait égarée, il ne put y réussir ; quelques domestiques l'entraînèrent, en pleurant avec lui.

Il est six heures du soir, l'anxiété du docteur redouble ; cette main qui tant de fois donna le signal de la victoire et dont il étudie les pulsations, s'est glacée. Le médecin Arnott, les yeux sur sa montre, compte les intervalles d'un soupir à l'autre : quinze secondes, puis trente, puis une minute s'écoulent. Au même instant le bruit du canon des forts de Sainte-Hélène annonce le coucher du soleil... Napoléon rend le dernier soupir... Sa grande âme semblait n'attendre pour s'échapper de son corps que ce signal formidable. L'astre du jour et Napoléon devaient s'éteindre ensemble, dans le même linceul de pourpre et de gloire ; le bronze des batailles devait saluer en même temps le départ du soleil pour un autre hémisphère, et le départ du héros pour l'immortalité !

L'Empereur venait d'expirer. Antomarchi quitta la main qu'il tenait.

— Tout est fini ! dit-il d'une voix grave.

Aussitôt toutes ces douleurs, si longtemps muettes, si péniblement contenues, se révélèrent à la fois, la chambre de Napoléon retentit de sanglots et de gémissements ; on s'approche de ce lit sur lequel ne repose plus qu'un cadavre, et chacun veut contempler une dernière fois les traits de Napoléon, que sa longue agonie n'a cependant point défiguré ; seulement, ses lèvres sont entièrement décolorées, sa bouche s'est contractée faiblement, ses yeux sont éteints, son front semble calme et serein. L'abbé Vignaly, qui était resté agenouillé, se leva alors, s'approcha du lit, et d'une voix entrecoupée fit entendre ces paroles du grand orateur sacré :

— Ainsi passe la gloire de ce monde !

Dans cet intervalle, le capitaine Crokett entra pour constater l'heure de la mort de l'Empereur ; sa démarche se ressentait du trouble de son âme. Il se retira avec respect et faisant aux assistants des excuses de l'obligation où il se trouvait de remplir sa mission. Peu après, deux médecins anglais remplacèrent le capitaine. Ils posèrent la main sur le cœur de l'illustre victime et retournèrent froidement certifier à Hudson-Lowe que *Bonaparte était mort*. Mais à des mains françaises seules devaient être confiées les apprêts funèbres de ses obsèques.

On organisa sur-le-champ à Longwood une garde d'honneur, et dès ce moment, personne ne pénétra plus dans la chambre mortuaire qu'il n'y fût appelé par ses fonctions ou par la permission expresse du général Bertrand.

Quelques heures après, les exécuteurs testamentaires prirent connaissance de deux codiciles, qui selon sa volonté, devaient être ouverts immédiatement après sa mort.

Le premier de ces deux codiciles ne contenait que ce court paragraphe :

*Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu du peuple français, que j'ai tant aimé.*

Ce vœu de Napoléon mourant ne devait être exaucé que dix-neuf ans plus tard.

Le grand homme n'était plus ! l'immortalité commençait pour lui. Sa dépouille mortelle avait été déposée sur un de ses petits lits de campagne, surmonté de simples rideaux blancs qui servaient de sarcophage ; le manteau de Marengo tenait lieu de poêle funèbre. On avait habillé l'Empereur comme il avait coutume de l'être au temps de sa puissance, c'est-à-dire qu'il était vêtu de l'uniforme de colonel des chasseurs de sa garde, et décoré du grand-cordon de la Légion-d'Honneur. Il avait à son côté son épée de bataille, la même qu'il portait à Austerlitz, à Wagram, à Moscou, à Dresde, à Montmirail, à Waterloo. Un crucifix était posé sur sa poitrine ; à ses pieds était le vase d'argent dans lequel son cœur avait été conservé ; à droite, derrière sa tête, était un autel devant lequel l'abbé Vignaly, en habits sacerdotaux, récitait les prières. Toutes les personnes qui avaient ap-

partenu à la maison de l'Empereur, habillées de deuil, se tenaient debout à gauche ; Antomarchi et le médecin anglais veillaient sur le cadavre.

Les domestiques de Longwood ayant les premiers rompu le silence, bientôt le bruit de la mort de Napoléon se répandit dans l'île, et aussitôt toutes les avenues qui conduisaient à l'habitation furent couvertes de curieux ; Européens, Asiatiques, Américains, trafiquants d'Éthiopie, du Japon, des Indes et de l'Océanie, marins de la Norwège, de la Suède et du Danemark, tous se joignirent aux indigènes et aux soldats anglais pour aller rendre un dernier hommage au héros.

A voir la tristesse peinte sur toutes ces physionomies basannées, noires, blanches et cuivrées, on aurait pu croire que chacune de ces races d'hommes avait perdu son monarque ; on eût dit que la Providence, en permettant à cette foule d'individus de tant de natures et de tant de climats divers de se trouver rassemblés sur le rocher de Sainte-Hélène en ce funèbre moment, voulait montrer d'une manière éclatante ce que le génie du grand homme devait conserver de puissance sur le monde entier.

Le cercueil qui devait recevoir les dépouilles mortelles fut apporté dans la chambre mortuaire quarante-huit heures après l'exposition du corps sur le lit de parade. Ce cercueil était composé de trois caisses, une de plomb, une de fer-blanc et une d'acajou. Le corps fut déposé, tout habillé, dans la caisse de plomb. Le vase d'argent contenant son cœur, malgré le désir qu'il en avait exprimé (il devait être porté à l'impératrice Marie-Louise), fut placé dans un des angles de cette caisse, garnie d'une espèce de matelas et d'un oreiller recouvert de satin blanc.

Le chapeau n'ayant pu, faute d'espace, rester sur la tête du mort, fut mis à ses pieds. On déposa aussi dans cette première caisse un aigle en argent, avec une pièce d'or et d'argent de chaque monnaie frappée à son effigie. le couteau et le couvert dont Napoléon se servait habituellement, ainsi qu'une assiette et quelques objets qu'il affectionnait.

On ferma cette caisse, et après qu'elle eut été soudée avec soin, on la passa dans celle de fer-blanc, qui fut elle-même posée dans la troisième caisse, celle d'acajou, qu'on ferma et qu'on scella avec des vis de cuivre. Le manteau de Marengo servit encore de drap funèbre

à ce cénotaphe, et un crucifix d'argent fut fixé sur le milieu du cercueil, qu'aucune inscription funéraire ne surmonta, et qui ne fut entouré d'aucun luminaire.

Les officiers de l'Empereur avaient commandé le jour même de sa mort, à un graveur de l'île, une plaque d'argent destinée à être placée sur son cercueil.

Déjà l'artiste avait figuré sur la plaque cette simple et modeste inscription :

Napoléon  
Né à Ajaccio  
Le 15 Août 1769 ;  
Mort à Sainte-Hélène  
Le 5 Mai 1821.

Mais Hudson-Lowe, instruit de cette intention, déclara au comte de Montholon qu'il s'opposait formellement à cette disposition.

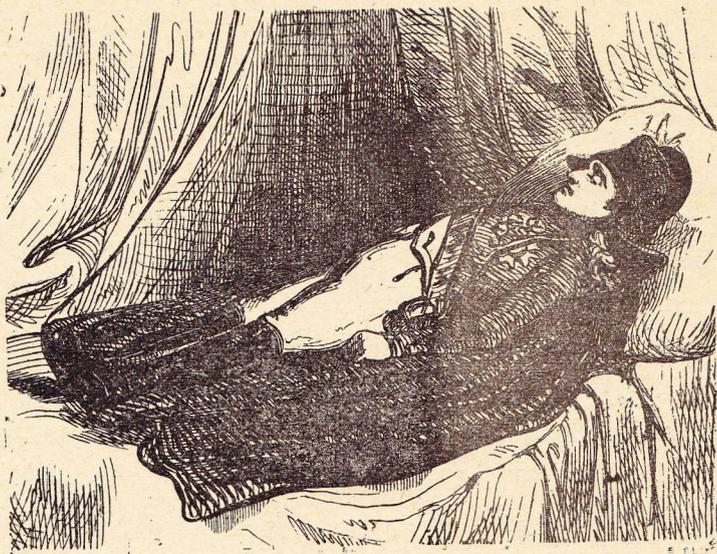
— Général, avait-il ajouté, mes instructions me font un devoir de ne pas le permettre ; c'est tout au plus si mon gouvernement tolérerait qu'on écrivit ces mots sur le cercueil : *Le général Bonaparte*.

A cette déclaration, le général Montholon s'était récrié avec indignation :

— C'est une horrible vexation ! Il est infâme de poursuivre la victime jusqu'au-delà du tombeau.

Mais le geôlier de Sainte-Hélène fut inébranlable ; la pierre même qui devait recouvrir la fosse ne reçut aucune épitaphe. Le gouvernement anglais, qui avait prévu la mort de l'illustre prisonnier, avait défendu à son représentant de laisser rien inscrire sur la pierre tumulaire, dans la crainte qu'un mot ou le moindre emblème vînt rappeler aux vivants le souvenir de l'homme qui avait laissé tant d'ineffaçables traces de sa puissance depuis les Pyramides jusqu'au Kremlin.

Le 8 mai avait été le jour choisi pour les funérailles. Un peu avant que le cortège partît de Longwood pour la vallée où devait être inhumé Napoléon, Hudson-Lowe, qui était arrivé le matin s'approcha de quelques personnes qui avaient appartenu à sa maison, et, déplorant devant elles la perte qu'elles venaient de faire, leur dit qu'elle était d'autant plus cruelle pour lui, que son gouvernement



lui avait paru revenir à de plus tolérantes dispositions à l'égard du captif.

— Enfin, ajouta-t-il avec une certaine émotion, j'étais chargé de faire connaître au général Bonaparte, que l'instant approchait où la liberté allait lui être rendue pour lui permettre de vivre comme il l'avait tant désiré, soit en Angleterre, soit en Amérique. S. M. George IV ne demandait pas mieux que de mettre un terme à cette cruelle réclusion. Mais, hélas ! maintenant qu'il est mort, il ne nous reste plus qu'à lui rendre les derniers devoirs, ainsi que les honneurs militaires qui sont dus au plus grand capitaine et au plus illustre soldat de notre siècle.

Les amis de l'Empereur ne répondirent à la harangue de Hudson-Lowe que par un sourire de pitié et de mépris, et, tout bas, répétèrent ces mots terribles que Napoléon n'avait cessé, du haut de son rocher, de jeter à la face de ses persécuteurs :

*Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre !*

Cette matinée du 8 mai était magnifique. Le soleil semblait avoir voulu illuminer le firmament pour l'apothéose du héros ; la mer était calme et majestueuse. Une immense population couvre toutes les avenues ; des corps de musique couronnent les hauteurs ; les sourds roulements du tambour sont entrecoupés par la lugubre explosion du tamtam. Il est midi ; des grenadiers anglais saisissent le cercueil, le

soulèvent avec peine, et parviennent, à force de bras, à le transporter dans la grande allée du jardin, où l'attend le corbillard.

Placé immédiatement sur le char, le cercueil est recouvert du manteau de Marengo, et le cortège se met en marche dans l'ordre suivant : l'abbé Vignaly, revêtu de ses ornements sacerdotaux ; le jeune Henri Bertrand, marchant à ses côtés et tenant un bénitier d'argent ; le docteur Antomarchi et le médecin anglais Arnott ; viennent ensuite le corbillard traîné par quatre chevaux et escorté par douze grenadiers anglais, sans armes ; puis le jeune Napoléon Bertrand et M. Marchand, sur les côtés du corbillard : puis les comtes Bertrand et Montholon, à cheval ; les serviteurs de la maison de Napoléon ; la comtesse Bertrand avec sa fille Hortense, dans une calèche attelée de deux chevaux, conduits à la main par des domestiques qui marchent de chaque côté de la calèche pour la garantir des précipices qui bordent la route ; le cheval de l'Empereur caparaçonné de noir et conduit par Archambault ; les officiers de marine, à pied, et les officiers anglais de l'état-major, à cheval ; et enfin les marins des navires en rade à Sainte-Hélène, et les habitants de l'île.

Le cortège passa devant le grand corps-de-garde, et trouva toute la garnison, au nombre de 2,500 hommes, rangées sur la gauche de la route, qu'elle occupait jusqu'à Hut's-Gate. Les divers corps de musique, placés de distance en distance, exécutaient des hymnes funèbres. Les troupes se repliaient au fur et à mesure que le char avançait.

A un quart de lieue au-delà de Hut's-Gate, le corbillard s'arrêta. Les troupes firent halte et se rangèrent en bataille le long de la route. Les grenadiers anglais prirent alors les cercueil sur leurs épaules et le portèrent ainsi jusqu'au lieu de la sépulture, en suivant une route nouvelle qui avait été pratiquée tout exprès sur le flanc de la montagne.

Ceux qui étaient à cheval mirent pied à terre ; la comtesse Bertrand et sa fille descendirent de calèche, et le cortège suivit le corps sans observer aucun ordre de préséance ; cependant les comtesses Bertrand et Montholon, le jeune Napoléon Bertrand et M. Marchand tenaient les quatres coins du poêle.

Le cercueil fut déposé sur le bord de la fosse, près de laquelle on apercevait les cabestans qui devaient servir à le descendre. Dès

ce moment un silence morne régna dans cette foule immense : généraux et soldats, Français et Anglais, citoyens de toutes les nations, tous étaient pénétrés d'une émotion profonde. On découvre le cercueil : l'abbé Vignaly s'approche, récite la dernière prière, jette la pelletée de terre symbolique sur le corps : les cordes se dressent, la poulie tourne, un son rauque, se fait entendre... Napoléon repose sur le rocher de Sainte-Hélène, les pieds tournés vers l'Orient, la tête vers l'Occident, et sa gloire partout !

Alors l'artillerie de terre résonne, le bronze du vaisseau amiral lui répond en rade. Jamais les échos de l'île n'avaient retenti de si formidables détonations. Ces salves annonçaient au monde que Napoléon avait quitté son lit d'agonie pour son lit funèbre, comme autrefois il avait quitté sa modeste demeure d'Ajaccio pour le palais de Louis XIV.

Un anneau de fer, aux armes de la Grande-Bretagne, retint pendant dix-neuf ans les dépouilles, du grand-homme ; mais tous ceux qui avaient été témoins de ses obsèques, Français, Anglais, Russes, Japonais, Américains, Suédois, Indiens, tous s'élançèrent de Sainte-Hélène, et allèrent, apôtres nouveaux, raconter à leur nation la mort et les funérailles de l'homme qui avait été la gloire de la France et, pendant dix neuf ans, rien ne troubla plus le silence de cette tombe abritée par un saule.

## CHAPITRE LI

---

### Epilogue.

Après vingt-cinq ans, lorsque cette pensée vint au roi Louis Phi-

lippe de rendre à la France les cendres de Napoléon, mort à Sainte-Hélène, Dieu lui donna une de ces inspirations avec lesquelles on parle sympathiquement au cœur du peuple.

Cette généreuse résolution fut annoncée en ces termes à la Chambre des Députés, le 12 mai 1840, par M. de Rémusat, alors ministre de l'intérieur.

« Messieurs, le roi a ordonné à S. A. R. le prince de Joinville, son fils, de se rendre avec sa frégate à l'île Sainte-Hélène, pour y recueillir les restes mortels de l'empereur Napoléon.

« La frégate chargée de ce précieux dépôt se présentera, au retour, à l'embouchure de la Seine ; un autre bâtiment le rapportera jusqu'à Paris. Les cendres de Napoléon seront déposées aux Invalides. Une cérémonie solennelle, une grande pompe religieuse et militaire, inaugurerà le tombeau qui doit les garder à jamais.

« Il importe, en effet, Messieurs, à la majesté d'un tel souvenir, que cette sépulture auguste ne demeure pas exposée sur une place publique, au milieu d'une foule bruyante et distraite. Il convient qu'elle soit placée dans un lieu silencieux et sacré, où puissent la visiter avec recueillement tous ceux qui respectent la gloire et le génie, la grandeur et l'infortune.

« Napoléon fut empereur et roi. Il fut le souverain légitime de notre pays. A ces titres, il pourrait être inhumé à Saint-Denis ; mais il ne faut pas à Napoléon la sépulture ordinaire des rois : il faut qu'il règne et commande encore dans l'enceinte où vont se reposer les soldats de la patrie, où iront toujours s'inspirer ceux qui sont appelés à la défendre. Son épée sera déposée sur sa tombe.

« L'art élèvera sous le dôme, au milieu du temple consacré par la religion au Dieu des armées, un tombeau digne, s'il se peut du nom qui doit y être gravé. Ce monument doit avoir une beauté simple, des formes grandes, et cet aspect de solidité inébranlable qui semble braver l'action du temps. Il faut à Napoléon un monument durable comme sa mémoire.

« Nous ne doutons pas, Messieurs, que la Chambre des députés ne s'associe avec une émotion patriotique à la pensée royale que nous venons exprimer devant elle. Désormais la France, la France seule, possèdera tout ce qui reste de Napoléon ; son tombeau, comme sa renommée, n'appartiendra à personne qu'à son pays.

« La monarchie de juillet est, en effet, l'unique et légitime héritière de tous les souvenirs dont la France s'énergeillit ; il lui appartenait sans doute, à cette monarchie, qui la première a rallié toutes les forces et concilié tous les vœux de la Révolution française, d'élever et d'honorer sans crainte la statue et la tombe d'un héros populaire : car s'il est une chose, une seule qui ne redoute pas la comparaison avec la gloire, c'est la liberté !

D'unanimes acclamations accueillirent les paroles du ministre. Au nom de Napoléon, toutes les discussions furent oubliées, l'esprit de parti fit silence. Dans cette chambre si divisée, si incertaine, si irrésolue, le sentiment national ramena tout à coup l'unité, l'énergie et l'enthousiasme.

Au dehors, l'impression fut non moins vive. Depuis long-temps la France s'indignait de voir aux mains de l'étranger la dépouille du plus glorieux enfant de la révolution, et demandait au gouvernement de mettre fin à cette captivité posthume. Ses vœux allaient être accomplis !

Le 7 juillet, la flottille destinée pour Sainte-Hélène, partit de Toulon. Elle se composait de la frégate *la Belle-Poule* et de la corvette *la Favorite*. Avec le prince de Joinville s'étaient embarqués les généraux Bertrand et Gourgaud, dont les noms étaient si intimement liés aux souffrances de Saint-Hélène. C'était à eux qu'il appartenait d'aller enlever à la terre de proscription le glorieux dépôt qu'ils lui avaient confié.

Le 7 octobre, la flottille était en vue des noirs rochers de Sainte-Hélène. Le 9, le prince de Joinville descendit à terre, accompagné de ses officiers et des anciens compagnons de Napoléon exilé. La visite à Longwood fut solennelle et triste. Rien n'avait été respecté des souvenirs du grand homme.

Les bâtiments extérieurs avaient été convertis en étables, en hangars à bestiaux. Dans le salon où l'Empereur avait rendu le dernier soupir, était établi un moulin à blé ; le plancher, le plafond, les fenêtres, les murailles tombaient en ruines.

La chambre à coucher était transformée en écurie. Rien n'accusait plus hautement le cynisme persévérant de la haine britannique ; il semblait que ses implacables geôliers eussent voulu profaner jus-

qu'aux lieux illustrés par ses souffrances et sa mort, et qu'une sacrilège dilapidation s'efforçât d'effacer jusqu'à son ombre.

Depuis deux jours le cercueil d'ébène, venu de Paris, avait été apporté dans une des deux tentes. Le gouverneur avait également fait amener tout près de là le char funèbre qu'il avait fait construire, tout drapé de noir, avec un baldaquin soutenu par quatre colonnettes surmontées de panaches de crêpe ; quatre chevaux caparaçonnés de deuil devaient y être attelés.

Dès le 14 au matin, toutes les avenues qui conduisaient à la vallée furent gardées par de nombreux détachements anglais. La proclamation du gouverneur, affichée dans la ville, avait produit une sensation profonde. Comme dix heures du soir sonnaient à l'horloge de la frégate, deux embarcations s'en détachèrent, portant à terre MM. de Chabot, Bertrand, Gourgaud, de Las Cases, les quatre serviteurs de l'Empereur, les trois capitaines de corvette, le docteur Guillard, l'abbé Copuereau, les deux mousses enfants de chœur, Du-foux et Lérigé, et M. Roux, plombier.

A dix heures et demie on montait dans les voitures préparées. Bientôt on quittait James-Town par un froid assez vif, accompagné de pluie fine et de brouillard. La lune se levait mélancolique, tantôt voilée par les nuages, tantôt fuyant en silence par dessus leur crête bleuâtre : la nature semblait s'associer au deuil religieux des Français. Arrivés sur la hauteur ils aperçurent au fond de la vallée une lumière vacillante ; c'était celle des fanaux destinés à éclairer les travailleurs. De temps en temps on passait devant les postes anglais établis depuis le lever du soleil : on approchait des lieux qu'on ne devait quitter qu'après avoir consommé l'exhumation. Rien n'était encore commencé ; on attendait les représentants de la France.

A minuit, ils s'arrêtaient devant la grille du tombeau.

On était devant l'étroit espace où reposait Napoléon. Les commissaires des deux gouvernements introduisirent dans l'enceinte les personnes qui devaient être témoins de l'acte solennel qui allait s'accomplir. Nous avons dit quels étaient les représentants de la France.

Du côté des Anglais, c'étaient le capitaine Alexandre, député par le gouverneur de l'île, le chef de la justice W. Wilde, le lieutenant d'artillerie Trelawney, le colonel Hopson, le lieutenant-colonel de la milice, secrétaire colonial W.-H. Scale, M. C. Littcehale, lieutenant

de la marine royale commandant le brick le *Dolphin*. M. Darling, qui avait présidé à l'inhumation de l'Empereur, et le plombier qui avait soudé le cercueil.

A minuit un quart, les travaux commencèrent. Il avait été préalablement constaté que le monument était intact. Les ouvriers appartenant au 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie anglaise arrachèrent d'abord avec soin les bordures de géranium et d'autres fleurs ; le prince les avait demandées pour les distribuer aux marins de l'expédition, puis, sous la puissance des leviers, une partie de la grille en fer se détacha : les fortes touches de pierres cramponnées, sur lesquelles elle était scellée, cédèrent à l'action des cries, et des pioches, en mordant le sol, le déchirèrent dans une large étendue.

Le silence profond qui régnait dans l'enceinte n'était interrompu que par la voix du capitaine Alexander, qui donnait brièvement ses ordres ; les nuages se condensaient à l'horizon, ils allaient descendre dans la vallée, et une pluie fine commençait à tomber.

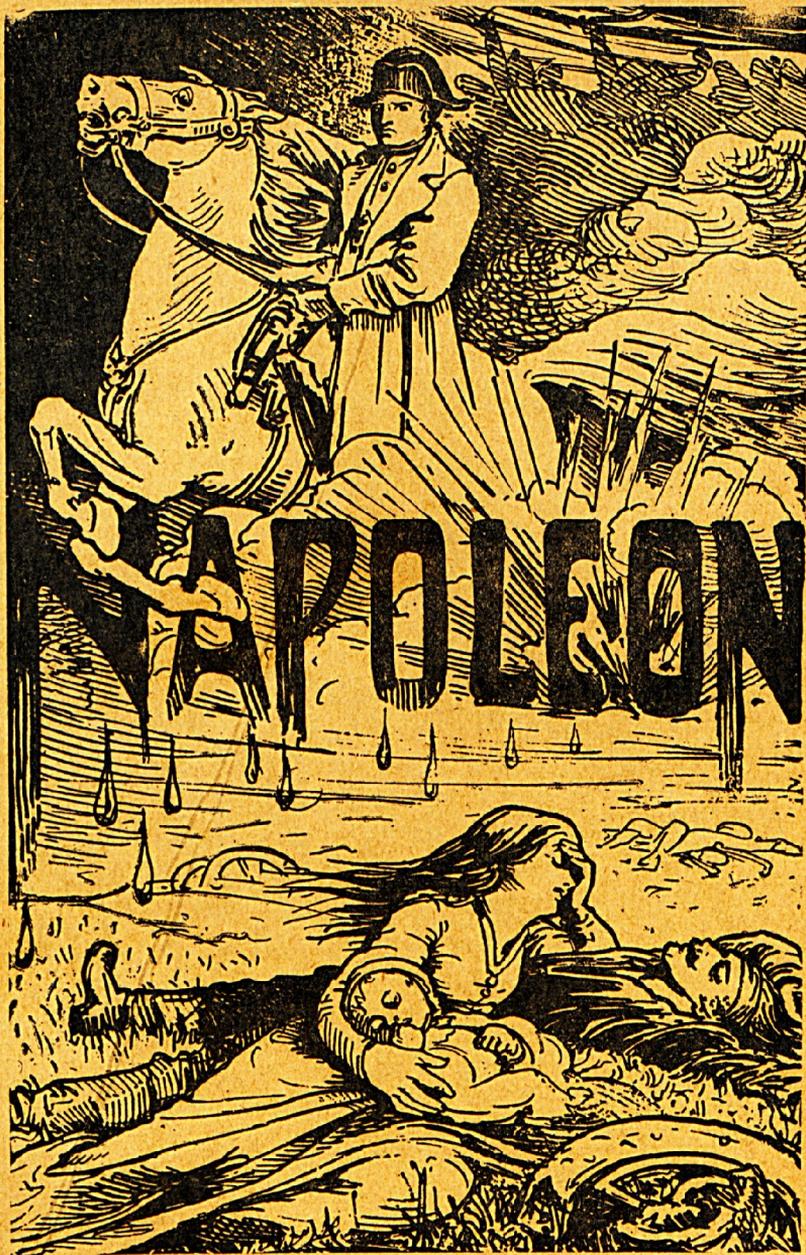
A la lueur des fanaux on distinguait entre les cyprès et les saules les visages pâles et attentifs des spectateurs, et les ouvriers qui passaient et repassaient comme des ombres. On entendait les coups répétés des marteaux qui frappaient la grille de fer, et de loin en loin les voix des sentinelles qui se répondaient sur les hauteurs voisines.

La grille enlevée, M. de Chabot prit la mesure extérieure du tombeau. On retira les trois dalles noires qui le couvraient, en commençant par celle des pieds, détachant ensuite celle qui protégeait la tête, et finissant par celle du milieu.

Les trois dalles enlevées, la terre végétale s'offrit aux regards, séparée du sol par un espace vide d'environ un pied et demi et présentant une grande fissure, un affaissement considérable, qui fit craindre que le cercueil ne fût écrasé. Cette terre paraissait humide.

Il était alors une heure et demie. Le travail se poursuivait en silence : l'activité était extrême. On arriva à une matière dure, qu'on crut être la pierre qui recouvrait le cercueil ; mais l'extrait du rapport d'Hudson-Lowe sur l'inhumation fit reconnaître un mur rectangulaire, formant, comme on s'en assura plus tard, les quatre faces latérales du caveau. Il y avait de la terre végétale à une grande profondeur. Après avoir retiré cette terre qui forma sur le sol un mon-

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS